

“ *Solitude*, explique le dictionnaire, solitude, état d'une personne qui est seule.” Et plus haut au mot *Seul*, il ajoute très judicieusement pour compléter ses renseignements : “ Seul, qui est sans compagnie, qui n'est point avec d'autres.”

Et c'est tout, pas un commentaire, pas un développement, pas une distinction, rien qui indique qu'on touche là à un des supplices les plus odieux de l'existence ; rien qui établisse des catégories, qui dise enfin qu'il y a solitude et solitude, et que la plus cruelle n'est pas celle des chartreux dans leur cellule de cinq pieds carrés, dont ils ont choisi l'envergure et le silence ; pas même celle des trappistes dans le petit jardinnet où ils creusent leur fosse mortuaire d'un bout de l'an à l'autre, en échangeant des paroles encourageantes ; mais la mienne, celle de Colette d'Erlange, qui n'a pas choisi sa vie et qui est tout près de ne plus vouloir la supporter. . . . !

Seule à dix-huit ans, avec des idées pleines les mains. et pas la possibilité d'en faire parvenir seulement une à l'oreille qui vive, seule pour rire, seule pour pleurer, et seule pour se mettre en colère : c'est à en perdre l'esprit !

Durant l'été, l'automne même encore, c'était supportable. Les arbres et les fleurs en disent et en savent plus long que beaucoup de gens ne le pensent.

Couchée sous bois dans un nid de mousse, j'avais cent voix qui conversaient tous les jours avec moi, et les petites bêtes qui couraient le long de mes joues me faisaient rire toute seule.

Ou bien je montais, tant qu'elle avait de forces, la vieille Française, la jument qui tourne la roue du puits, et mon gros chien me prenait sur son dos pour finir la promenade quand elle n'en pouvait plus ; mon bon “Un,” avec ses beaux grands poils noirs où mes pieds s'enfoncent à ce moment jusqu'à la cheville pendant qu'il me regarde écrire.

Le soir enfin, j'avais les étoiles. Je m'étais mise en confiance avec toutes celles qu'on voit dans notre coin, et quand je leur racontais mes ennuis, plus d'une faisait un signe pitoyable qui me répondait de là-haut comme un clin d'œil amical.

Mais ce vent qui souffle depuis six semaines, cette neige qui me bloque et cette voix de ma tante qui fait comme la bise et qui mord un peu plus fort tous les jours, c'est tout près de me conduire au désespoir.

Il n'y a pas d'imagination qui puisse résister à cela : je suis au bout des histoires que je me raconte, et j'ai peur qu'il n'y ait plus rien du tout derrière mon front et que je ne trouve qu'un grand creux quand le moment sera venu de frapper à sa porte pour lui demander aide dans quelque aventure extraordinaire ! Car j'aurai mon aventure quelque jour et même je la connais déjà.

Elle est grande, brune, avec les cheveux noirs, les sourcils durs et les yeux sévères. Son teint est sombre, sa parole impérieuse, et il a dans son regard un reflet singulier, oriental par la douceur, mais oriental aussi par une rigidité froide comme l'acier bleu des cimetières ou comme le ressouvenir de quelque passé terrible ; car mon aventure, pour arriver jusqu'à moi, aura traversé peut-être d'étranges routes.

Sa moustache sera fine, une simple ligne noire un peu hérissée : et tout cela s'éclairera pour moi seule d'une grâce et d'un sourire imprévus.